



Quelque chose de nouveau à l'initiation

MICHEL DIEU



Comment pourrait-on parler des Lobi et de leur pays, de l'histoire de leur peuplement, du rôle de la guerre, de leur appropriation sociale de l'espace, de leur architecture, de leur culture matérielle, de leur organisation économique et sociale, de leurs conceptions religieuses, de leur esthétique, comment pourrait-on tenter un panorama aussi large et complet de la société lobi sans dire au moins un mot du grand rituel initiatique collectif qui, tous les sept ans, mobilise toute la société (tout le pays même puisque y participent

plusieurs ethnies) et pour ainsi dire la conforte, la régénère dans son intégrité en manifestant de façon visible sur le terrain l'agencement synchronique de ses éléments tout autant que le rappel précis de l'historique de sa mise en place. Oui ! Comment ne pas parler du *j̄ḍr̄ḍ* puisqu'il faut bien l'appeler par son nom, et comment en parler, puisque c'est interdit et qu'il n'est pas d'interdit plus strictement respecté que cette consigne absolue de silence qui frappe tout initié vis-à-vis de tous les non-initiés ? Et pour celui qui vous parle le paradoxe est encore plus inconfortable. Est-il pensable de profiter de ma double qualité d'étranger et d'initié pour déchirer le voile du secret ? Je ne le pense pas et ne vais pas trahir l'exceptionnelle preuve de confiance dont m'ont gratifié tous ceux qui m'ont permis de participer à cette initiation, en mars-avril 1976. Au demeurant, quelques pans du secret sont déjà tombés puisqu'un certain nombre d'indications sur le *j̄ḍr̄ḍ* figurent çà et là dans la littérature anthropologique notamment dans les thèses de C. de Rouville et de M. Père. Mais ce que je puis peut-être apporter de neuf ce sont d'une part, les impressions d'un participant pas tout à fait comme les autres et d'autre part, la réaction des autres participants à cette intrusion étrangère que je constituais de façon fort voyante.

En tant que linguiste, je suis habitué à parler de sujets totalement impersonnels, voire purement abstraits et formels ; je ne suis guère entraîné à parler de moi-même et vous prie de bien vouloir excuser ce moi trop présent à mon goût dans cette communication.

La première question qui se pose est de savoir comment je me suis trouvé participer à cette initiation. Ce qui est sûr c'est que je n'en ai pas fait la demande. C'est Binduté Da qui m'en fit la proposition, par l'intermédiaire d'un de ses fils qui était mon informateur de référence. Il faut dire que j'étais venu travailler chez lui pour la première fois cinq ans auparavant, en 1971, revenu pendant près de six mois en 1973, réinstallé chez lui pour la troisième fois donc, en ce début de 1976. Je n'étais donc pas un inconnu. Binduté connaissait même mes parents qui avaient passé une nuit chez lui en juillet 1973.

Et puis, sans que je le sache au départ, j'étais installé dans un lieu important du *j̄ḍr̄ḍ*, tout près de grandes maisons par lesquelles doivent obligatoirement passer les initiés, à deux pas aussi du marché de Tyol qui joue un rôle central dans le calendrier et le déroulement du rituel. Alors sans doute risquais-je d'assister à un certain nombre d'événements qu'on ne pourrait pas m'expliquer ou qu'il n'aurait pas fallu que je visse. Il était peut-être plus simple et plus sûr pour moi comme pour mon hôte d'éviter tous les problèmes en m'intégrant au *j̄ḍr̄ḍ*. Le seul argument qu'on m'ait laissé entendre est le suivant : les fils de Binduté que j'employais comme informateur ou interprète allaient être occupés pendant quinze jours et plus par les affaires du



j̄r̄d̄ : je ne pourrais donc pas travailler durant tout ce temps. Mieux valait donc que je les suive à l'initiation si cela m'intéressait.

Je n'en sais pas plus sur les raisons du privilège qui m'était accordé, ni sur les contacts que Binduté dut prendre pour s'assurer de l'accord des responsables qualifiés, contacts auxquels il ne fit que cette sobre allusion : "Le *j̄r̄d̄* n'est pas l'affaire d'un seul."

Dans les quelques phrases qu'il m'adressa avant mon départ pour les lieux de l'initiation, il s'attarda plus à me rassurer - tout se passerait bien, je reviendrais en bonne santé, il n'y aurait aucun problème - qu'à me mettre en garde. Il savait que mon métier consistait à fixer les affaires des Lobi "*lobi timir*" par écrit. Il me demandait seulement de ne pas publier de livre avant sa mort.

Et c'est ainsi que je me retrouve en cette soirée du 2 mars 1976 dans la longue file des futurs initiés en route vers les lieux sacrés. La file serpente entre les collines sans qu'on puisse voir en même temps sa tête et sa queue. Sur fond de soleil couchant, il se dégage une extraordinaire impression d'unité, d'ordre et de puissance paisible qui contrastent avec les foules habituelles des marchés ou des danses, où s'expriment dans le tumulte l'individualisme joyeusement pagailleux, l'indépendance expansive, les rivalités sourcilleuses.

La nuit tous les *jākù má* sont gris et je suis au milieu de la proche famille de Bindouté, futurs initiés comme moi et accompagnateurs. Je ne suscite donc aucun intérêt particulier. Tout au plus une femme se moque-t-elle de ma façon de marcher : "Le grand enfant fait des tout petits pas mais il avance quand même". Il est vrai que je suis un mauvais marcheur et que ma principale inquiétude en ce moment est de savoir si je serai physiquement capable d'effectuer ce

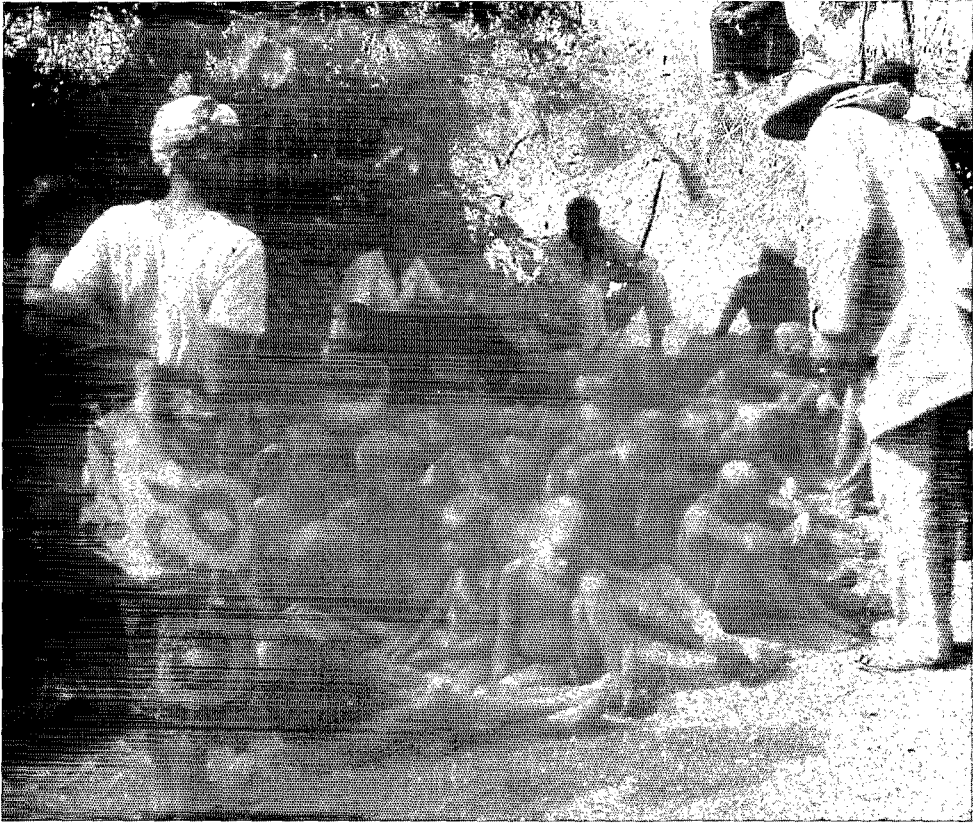
parcours dont on m'a dit qu'il était long jusqu'aux lieux sacrés. De fait, nous marcherons trois heures, franchissant de nombreux fossés et marigots, côtoyant des feux de brousse, cherchant un chemin dont on nous faisait croire qu'il était perdu, avant d'atteindre notre première étape, aux abords d'une grande maison. On s'installe pour un repos de quelques heures sur des nattes, auprès de feux qui réchauffent un peu l'air de la nuit.

Nous reprenons la route alors qu'il fait encore nuit. Mais à l'étape suivante, dans une vallée où les files se regroupent, il fait bien jour et je ne puis m'empêcher de me demander comment ma présence va être ressentie par ceux qui ne me connaissent pas. A mon grand étonnement, absolument personne ne semble me porter une attention particulière, aucune explication n'est requise, aucune palabre ne s'élève. Sans doute est-il clair pour tout le monde que si je suis là, c'est que j'ai été autorisé à y être, que je remplis les conditions rituelles requises et qu'aucune contestation n'est de mise. Et il en sera toujours ainsi tout au long de mon séjour aux lieux sacrés. Seule réaction particulière ce matin là, celle d'un ancien combattant qui vient me serrer la main et me faire comprendre qu'il est heureux qu'un Blanc s'intéresse aux affaires des Lobi.

Nous arriverons aux lieux sacrés en fin de matinée, ou du moins en bordure des lieux, dans un fossé où nous sommes regroupés par sous-patriclan, à plat ventre par terre, ou en tous cas yeux baissés à terre. Vers 7 heures du soir les enfants, groupe par groupe, sortent en file du fossé et s'approchent de l'endroit où ils boiront le médicament, temps fort de l'initiation qui va les voir mourir puis renaître à une nouvelle vie. Vers 20h30 une grande clameur monte dans la nuit. Les enfants sont devenus les *jḍ r bē pana*, les nouveaux initiés, et j'entends pour la première fois le cri du *jḍ r ḍ*. Car je ne suis pas allé boire avec le gros de la troupe. On m'a mis dans le groupe des "élèves", c'est-à-dire avec ceux qui ne peuvent pas passer près de huit semaines en brousse et pour lesquels est organisée une initiation raccourcie qui ne les mobilisera que cinq jours. Et pour nous, la prise du médicament, ce ne sera que le lendemain matin, non pas à l'air libre comme pour la multitude, mais dans une maison.

Quand on boit le médicament pour mourir puis renaître, il faut être nu comme notre mère nous a fait : pas même de bague ou de bracelet. Alors, le lendemain matin, au moment crucial où je dois absorber le médicament, je suis nu comme un ver. Ma blanche nudité doit plus gêner l'assistance qu'elle ne me gêne moi-même car dès que je me relève un des hommes présents tend devant moi un pagne comme un paravent pour me dérober aux regards des enfants qui me suivent et viennent boire à leur tour.

Dès cet instant, je suis un *jḍ r b i* à part entière, ce qui me donne la possibilité d'aller de groupe en groupe observer



comment se passe l'entraînement des nouveaux initiés. Une dizaine de groupes s'exercent chacun de leur côté, les uns à danser bien en cadence la danse du cultivateur, les autres à battre le tambour, d'autres encore à pousser le cri par lequel il convient que tout nouvel initié salue tous ceux qui ont été initiés avant lui. Jamais ma présence n'induit de réaction de méfiance, de retrait ou de défense. On se moque plutôt, dans la bonne humeur générale, de mon incapacité à danser ou à battre correctement le tambour.

Bien plus, jamais sur les lieux sacrés l'utilisation de mon magnétophone et de mon appareil photographique n'a posé le moindre problème. J'ai pu photographier les moments les plus "dangereux" du rituel sans aucune contrainte. Cela semble indiquer qu'il y a, un peu comme en droit pénal français, une interprétation restrictive des interdits : il y a des actes ou comportements strictement interdits, et ce qui n'est pas expressément interdit est permis.

Je n'ai enregistré que trois réactions négatives à mes photos :

- la première, celle d'un tailleur de dents que je photographiais dans l'exercice de ses fonctions, et qui prétendit que, son burin étant son fétiche personnel, il fallait que je le dédommage ;

- la seconde, celle d'un futur gendre chargé comme une femme pour aider sa belle famille, qui se trouvait par hasard



dans le champ de mon objectif alors que je photographiais une file d'arrivants et leurs accompagnateurs. Le *tè kun* n'appréciait sans doute pas d'être pris dans cette situation qui suscite toujours moquerie de la part des autres jeunes gens. Son cas fut vite réglé par un surcroît de railleries et quolibets qui lui clouèrent la bouche ;

- la troisième réaction négative eut lieu bien plus tard, le jour même de la rentrée des initiés au marché de Tyol. J'avais photographié le grand *thil* qui doit précéder les initiés dans leurs déplacements, et les accompagnateurs protestèrent avec véhémence. De l'explication qui s'en suivit il ressortit qu'ils étaient obligés de protester dès lors qu'ils m'avaient vu prendre les photos, pour dégager leur responsabilité personnelle si par la suite je montrais ces photos à des non-initiés. Le plus étonnant de l'histoire c'est que j'avais commis une fausse manoeuvre - mauvais chargement de la pellicule - ce qui fait que ces photos contestées ne furent de fait jamais prises.

Pour en revenir au déroulement chronologique, le lendemain de l'absorption du médicament, c'est le bain dans la Volta. Nous partons vers 9 heures ; la marche dure deux heures et quart, le bain une petite heure, ce qui fait que le retour s'effectue en plein sous le soleil de midi sur un chemin où l'ombre est rare. Ce fut pour moi sans conteste, la partie la plus dure de cette initiation. J'attrapai une insolation lourde de conséquences puisque, hors d'état de marcher quelques heures plus tard, je ne pus pas partir avec

le groupe des élèves pour réintégrer le village selon le protocole accéléré, et que je dus donc attendre comme tous les autres enfants non élèves dix jours supplémentaires, car le patriclan auquel j'appartiens en tant qu'enfant de Bindouté ouvre les cérémonies en buvant en premier, mais doit aussi les fermer en rentrant en dernier.

Ce contre-temps propice me permit d'assister au passage de tous les patriclans qui continuèrent à arriver les uns après les autres pendant les jours qui suivirent. Il me donnera également l'occasion de comprendre que ma présence posait quand même quelques problèmes à certains.

L'incident se produisit le 8 au soir. Je m'étais installé auprès d'un de nos instructeurs, nos "vachers" comme on dit en lobi, qui avait appelé auprès de lui une des *j̄rbi* parmi les plus grandes, une jeune fille de 15 ou 16 ans. Nous étions assis sur une natte à trois ou quatre mètres de plusieurs autres groupes pareillement constitués de vachers et de *j̄rbi*. C'est ainsi que l'on apprend les interdits, par petits groupes, chaque soir. C'est qu'il y en a beaucoup à mémoriser et de divers types : les interdits du patriclan, qu'on doit respecter toute sa vie, ceux qui ne durent que jusqu'à la prochaine initiation, dans sept ans ; il y a les interdits bénins et ceux dont la sanction est la mort ; il y a les interdits alimentaires, les interdits sexuels, ceux qui touchent aux bonnes manières et notamment aux manières de table, ceux qui frappent les gestes qui rappelleraient de trop près des moments du rite initiatique, etc.

La leçon se déroulait sans problème, moi pointant sur mon carnet, la fille récitant de son mieux, lorsque soudain surgit le père de la fille qui l'attrape par le bras et l'entraîne au loin sans explication. L'acte est inadmissible, tous les vachers sont bien d'accord, car il bafoue leur autorité qui est entière sur leur *j̄rbi*. D'autant que l'homme refuse de dire pourquoi il a agi ainsi.

On apprendra plus tard par son petit frère que c'est parce que je me suis assis à côté de sa fille, sans qu'on en sache plus. Les vachers envisagent de refuser de s'occuper de ses quatre enfants s'il ne s'explique pas davantage.

L'affaire durera encore 6 jours. On saura en définitive qu'une vieille femme, dont on se demande bien ce qu'elle fait ici puisqu'elle n'a ni enfant ni petit enfant à initier, aurait été dire à l'homme que le Blanc emportait sa grande fille en brousse. D'où sa réaction, qui reste cependant fautive, car il aurait dû croire non point la vieille bavarde mais ce qu'il voyait de ses yeux, et par dessus tout, faire confiance aux vachers. L'homme se montrant plein de repentir et, semble-t-il, déjà puni par la maladie qui entretemps a frappé deux de ses enfants, l'affaire n'ira pas plus loin. Sur les conseils d'un vieux sage, on préférera oublier toutes les querelles qui se sont produites aux lieux sacrés, les laisser derrière soi en repartant vers le village, et ne pas même parler de l'incident à Binduté qui ne manquerait pas

de faire battre la vieille par qui tout le scandale est arrivé...

En dehors de cette "affaire", un autre fait révèle la façon dont certains peuvent percevoir cet étranger qui se mêle à eux dans leurs rites les plus secrets : quelques-uns commencent à me saluer du nom de *yuuwielte*, ce qui mot à mot signifie tête-casseur, c'est-à-dire celui qui est venu prendre leurs secrets et pourra après leur casser la tête.

Il ne s'agit là que d'un nom d'essai comme chacun peut en proposer un pour tout nouveau *jðrbi* de sa connaissance. Mais en réalité c'est au père qu'il revient de choisir le nom ; et pour moi Bindouté a déjà fait son choix. Il sera dévoilé un matin devant le *cðdaárkuùn* de la grande maison auquel nous sommes allés remettre les présents (deux bouteilles de bière et un tube d'aspirine et de nivaquine) envoyés par Binduté. Je m'appellerai désormais *jðrpate* que l'on peut traduire par "nouveau venu au *jðrð*" ou "quelque chose de nouveau au *jðrð*."



